



PLANÈTE

La Camargue, fragile dentelle

Sur 150 000 hectares d'anciens marécages transformés par l'homme, la mer gagne chaque jour du terrain. En moyenne, la côte recule de 4 mètres par an depuis un demi-siècle. Cette réserve de biosphère se métamorphose sous l'effet du réchauffement climatique

PARIS CLIMAT 2015
REPORTAGE

MARTINE VALO
PHOTOS : FRANÇOIS DELADERRIÈRE
POUR « LE MONDE »
CAMARGUE (BOUCHES-DU RHÔNE) -
envoyée spéciale



Il s'appelait Régisseur. C'était un taureau costaud. Il était l'idole des arènes camarguaises, une star des courses à la cocarde couronnée du titre convoité de Biou d'or. Une bête agressive à souhait, morte de sa belle mort en 1965, comme l'indique sa tombe dressée devant le mas de la manade Raynaud. « Ses cornes sont accrochées au-dessus de l'entrée, précise fièrement Frédéric, le fils de cette dynastie d'éleveurs. Chez nous, ce n'est pas la corrida : nos taureaux, quand ils sont blessés, on les soigne, et quand ils ont eu une grande carrière, ils ont droit à une retraite tranquille. »

Avec sa chemise au motif provençal un peu passé au soleil, le manadier incarne à mer-

veille l'une de ces figures centrales de la Camargue éternelle chère à Frédéric Mistral. C'est en selle qu'il s'occupe de ses champignons : une quinzaine de chevaux et 250 taureaux et vaches qui paissent librement au milieu des lapins et des perdreaux, au bord de la Méditerranée, entre Gard et Bouches-du-Rhône.

Mais pour combien de temps ? Ces terres louées à la municipalité des Saintes-Maries-de-la-Mer depuis une cinquantaine d'années, ont beau s'étendre sur un millier d'hectares, elles ne suffisent plus à nourrir le troupeau à qui il faudra bientôt fournir du foin toute l'année. Car le sel marin, qui brûle l'herbe et fait mourir les pins, avance rapidement. La famille commence à contrecœur à chercher d'autres pâtures.

La végétation qui s'appauvrit n'est pas le seul souci du littoral de Camargue. D'Aigues-Mortes à Port-Saint-Louis-du-Rhône, l'érosion est spectaculaire par endroits. En moyenne, la côte recule de 4 mètres par an depuis un demi-siècle. Le front de mer qui borde la manade Raynaud, juste à l'ouest du



Petit-Rhône, ne laisse aucun doute sur la métamorphose en train de s'opérer, quasiment à vue d'œil quand souffle le vent du sud. Les flots viennent cogner directement contre la digue rocheuse, s'infiltrant pour former de larges flaques à l'arrière et creusent par en dessous, sapant sa base.

Blockhaus engloutis

Il ne reste aucune trace de la plage de 200 mètres qui amortissait les vagues au moment où l'ouvrage a été bâti, il y a vingt-cinq ans. Des dizaines d'épis brise-lames perpendiculaires affleurent à peine à la surface de l'eau, certains ont disparu. « Ils ont été construits en 1983 parce qu'on avait eu un raz-de-marée l'année précédente, la mer était montée de 6 kilomètres dans les terres et 30 bêtes avaient été noyées », témoigne le manadier. Il fronce les sourcils en regardant vers le large : « Là, il y avait des blockhaus qui dataient de la guerre, eux aussi ont été engloutis. »

Au sud d'Arles, le Rhône a forgé l'identité de la Camargue, une terre de 150 000 hectares environ. Son cœur est occupé par un delta où le puissant fleuve a longtemps divagué, avant de se partager en deux cours d'eau que les hommes ont progressivement endigués. Pour rendre moins inhospitaliers ces anciens marécages infestés de moustiques – il en reste quarante espèces –, il a encore fallu se protéger des intrusions de la Méditerranée. Voilà qui fut fait lorsque en 1859, Napoléon III décida d'édifier sa fameuse « digue à la mer » à la suite de terribles inondations.

Ainsi les Camarguais ont pu se sentir à l'abri pendant un siècle et demi. A grand renfort de pompes, de canaux de drainage et d'assainissement, ils ont pu développer un peu de culture et beaucoup d'élevage. Leur région, qui arbore des airs de Grand Sud sauvage, avec ses chevaux blancs et ses flamands roses, est classée « réserve de la biosphère » par l'Unesco. Elle émerge d'un laborieux compromis entre zones humides et terre ferme, grandes propriétés terriennes en amont et exploitation du sel en aval, eau douce et flots marins. Mais le réchauffement climatique vient rappeler à quel point cet équilibre reste précaire.

Comment affronter les changements qui se dessinent ? Frontalement ou en s'efforçant de s'y adapter ? Sur la côte, des dizaines et des dizaines d'amoncellements rocheux – face à la mer, en brise-lames perpendiculaires, en forme de T... – hérissent désormais le littoral, mais paraissent bien vulnérables lorsque les tempêtes se succèdent à un rythme étonnant comme à l'hiver 2014-2015 et bien dérisoires face à la montée des océans sur toute la planète.

327 ha du parc ont disparu

Le parc naturel régional aux paysages plats épouse les contours de ce triangle bordé par les deux bras du Rhône qui occupe les deux tiers de la Camargue. Le parc s'étend sur 101 000 hectares, dont une bonne part d'étangs et de zones humides. A 70 %, ses terrains culminent à moins d'un mètre d'altitude, un quart est en dessous du niveau de la mer. Depuis l'après-guerre, dans un complexe pas-de-deux entre terres gagnées sur la Méditerranée ou au contraire perdues sous ses assauts, 327 ha du parc ont disparu, absorbés par la mer.

« Le niveau des océans devrait monter de 40 à 80 centimètres d'ici la fin du siècle, mais cette élévation lente n'est pas ce qui menace le plus la Camargue. Il ne faut pas s'imaginer que la Méditerranée va s'insinuer jusqu'à Arles, à 40 km dans les terres, assure Mireille Provansal, qui a consacré quinze ans de son travail au delta, au sein du Centre européen de recherche et d'enseignement de géosciences de l'environnement. Les attaques des tempêtes, en revanche, vont être plus hautes, elles vont détruire les dunes restantes et entraîner davantage de submersions. »

D'autant que la terre, elle, recule. Vite. La faute en revient essentiellement au changement de comportement du Rhône. Celui-ci charriait environ 25 millions de tonnes de sédiments par an jusqu'à son embouchure il y a un siècle, contre 5 ou 6 millions de tonnes aujourd'hui. Tout a changé sur son trajet : l'agriculture de montagne a été abandonnée et les Alpes se sont reboisées, le puissant fleuve et son affluent la Durance sont entièrement endigués et freinés par des barrages. Résultat : sans cet « engraissement » des côtes, la mer emporte les plages au large ou bien les déplace vers les rares pointes qui au contraire progressent.

La Méditerranée prend le sable de la Camargue, mais lui apporte de plus en plus de sel : par en dessous, dans la nappe d'eau souterraine au risque de la déstabiliser, et par au-dessus en remontant dans le fleuve. Or la région a de grands besoins. Elle prélève 300 à 400 millions de mètres cubes chaque année dans les bras du Rhône pour produire du riz, garder ses marais de chasse immergés, lutter contre la salinisation des sols.

Pire peut-être, le réchauffement qui aggrave les pluies diluviennes de l'automne contribue à remplir les vastes étangs. Or, une grande partie de l'année, ceux-ci ne peuvent plus s'écouler par gravitation dans la mer Méditerranée tant son niveau est élevé.

« Il y aura des déplacés climatiques, pronostique Jean Jalbert, directeur de la fondation la Tour du Valat. Le delta repose sur seulement dix mille ans de dépôts, il s'enfoncé d'un milli-

mètre par an. Et la mer monte en moyenne de trois millimètres à présent ! Nous devons convaincre – sans susciter de psychose – qu'il va falloir envisager des stratégies de retraite. Or les élus locaux sont souvent dans le déni. » La tour du Valat abrite un centre de recherches sur la conservation des zones humides du pourtour méditerranéen et gère une réserve naturelle, un vaste domaine de 2 700 ha dans le delta. Créée par Luc Hoffmann, un Suisse amoureux de la Camargue et des oiseaux, la fondation expérimente la cohabitation d'activités diverses : troupeaux de bovins, chevaux de race locale, agriculture bio, apiculture et même un peu chasse.

Apparente insouciance

Ces espaces-là sont capables de supporter quelques crues intempestives. Ce n'est pas le cas des Saintes-Maries-de-la-Mer, le seul point vraiment urbanisé entre les deux bras du Rhône s'est développé dans la partie du littoral la plus attaquée par les courants. Devant son front de mer, des fouilles archéologiques ont récemment révélé qu'une vingtaine de navires avec leurs chargements, d'amphores notamment, reposaient depuis le 1^{er} siècle de notre ère par 10 à 15 m de fond. Le port antique devait se trouver là, à 3 km au large.

La ville actuelle est non seulement grignotée par la Méditerranée, mais elle est aussi léchée par des étangs au nord et par le Petit-Rhône à l'ouest. Il y règne une apparente insouciance. « Les journalistes me demandent si ma commune va devenir une île, mais je ne suis pas Nostradamus !, lance Roland Chassain (Les Républicains), maire des Saintes-Maries depuis vingt-deux ans. Sinon, on installera des gondoles. » L'élu assure que ses administrés ne se sentent pas menacés. La preuve : « Le prix de l'immobilier se porte bien. Nous n'avons eu de l'eau qu'une seule fois, en 1982 : 60 centimètres dans les maisons et nous avons davantage de plages qu'il y a cinquante ans ! », lance-t-il par bravade, avant de lâcher, lucide : « La mer, c'est dévastateur. On a perdu 200 mètres de profondeur de plage sableuse à l'est. On a tout essayé contre l'érosion, même un cordon de galets, ça n'a pas marché. »

Forcément sur la défensive, la commune ne varie pas dans sa réponse et use de toujours plus de digues. Mais a-t-elle le choix, maintenant qu'elle abrite 2 500 habitants l'hiver, près de 20 000 l'été, 40 000 au moment des pèlerinages, avec deux grands campings et 40 hôtels alentour ? « On a pris le taureau par les cornes avec des travaux énormes, veut rassurer Roland Chassain. Seulement, il faut aller chercher les roches toujours plus loin alors le transport coûte de plus en plus cher. Un mètre



linéaire de digue revient à 1 000 euros, rapporte-t-il. J'ai mis 20 millions d'euros dans ce dossier depuis que je suis maire. »

Tapis couleur lie-de-vin

A l'autre extrémité du delta, à l'est, on tente au contraire d'accompagner les mouvements de la nature. Depuis 2008, le Conservatoire du littoral a progressivement acquis près de Salin-de-Giraud des anciens étangs et marais qui appartenaient aux Salins du Midi. Quelque 6 500 ha de langues d'une terre aussi ajourée qu'une dentelle délicate, pris dans l'entrelacs de nappes d'eau plus ou moins salées, bordés de lidos et de lagunes, sous l'eau en hiver, à sec l'été. A cette saison, des étendues de soude brûlée, une plante halophile, déploient d'éclatants tapis couleur lie-de-vin.

Gaël Hemery, 42 ans, est garde du littoral au sein du Parc naturel régional de Camargue, l'une des trois institutions qui gèrent ces lieux. L'homme pointe du doigt sur sa carte la plage où il venait petit garçon dans la 4L de ses parents. *« Il fallait marcher longtemps, 300 mètres, pour aller se baigner »,* témoigne-t-il. Là aussi, la mer arrive aujourd'hui tout contre la digue de Veran, qui s'est d'ailleurs affaissée en plusieurs points.

A quelques centaines de mètres de là se dresse un deuxième rempart. C'est la fameuse digue à la mer de Napoléon III. *« Celle-là doit être renforcée, c'est non négociable, affirme M. Hemery. Nous tâchons de gérer l'espace au-delà, mais de ce côté-ci de l'ouvrage, c'est la Méditerranée qui s'en charge... »* Lors des tempêtes, la mer monte de plus en plus vite. Tant pis. Plus question d'investir dans une coûteuse lutte frontale. *« Nous estimons qu'un à deux milliers d'hectares vont redevenir des sansouïres, autrement dit des prés salés, tandis que les parties basses vont être submergées. Jusqu'où ? On ne le sait pas exactement »,* reconnaît-il.

« Certaines personnes ont les larmes aux yeux en venant ici, mais elles ne font pas le rapprochement entre le bouleversement de ces paysages et le réchauffement climatique, rapporte Gaël Hemery. Certaines m'ont dit que j'étais un traître, confie-t-il, ému. Mais moi qui suis camarguais, je n'associe pas cette évolution à la mort : des poissons marins remontent à nouveau jusqu'aux étangs et cet épi rocheux-là fera demain un bon récif sous-marin. »

« Ecolo-catastrophisme »

Les acteurs locaux rapportent que les Salins du Midi avaient eux-mêmes de plus en plus de mal à poursuivre l'exploitation de ces étangs littoraux lorsqu'ils les ont vendus. *« Il y a eu jusqu'à dix électriciens ici pour entrete-*

nir tout le réseau de pompes électriques », rapporte le garde du littoral. Interrogée, la directrice de communication du groupe Salins, Florence Saki, botte en touche. Elle dit refuser de sombrer dans *« l'écolo-catastrophisme »* et souligne que l'entreprise continue d'exploiter l'autre moitié de ce vaste site en même temps que des sauniers à Aigues-Mortes.

Laisser la mer regagner du terrain – une *« idée d'écologistes parisiens »*, selon Roland Chassain – passe mal à Salin-de-Giraud, à l'orée des espaces du Conservatoire du littoral. Dans ce surprenant bourg de briques construit à la mode des corons pour loger les salariés du sel, on considère que les emplois qu'on occupait de père en fils ont fondu avec la vente des marais salants.

A la place, en ce jour d'octobre, cormorans noirs, hérons cendrés, grandes aigrettes, pluviers s'ébattent à leur guise. Une pelle mécanique est à l'œuvre dans l'un des étangs. L'engin monte une petite butte de terre de quelques dizaines de centimètres qui devrait suffire aux flamants roses pour nicher à l'abri des renards. Il fallait agir, car leur ancien îlot de ponte est désormais sous l'eau. Or dans le delta on ne plaisante pas avec l'oiseau emblématique de la Camargue, même si 12 000 couples y prospèrent en ce moment. Un record.

« Autrefois, apercevoir un ibis falcinelle ravissait les ornithologues, aujourd'hui, on en recense un millier, raconte Patrick Grillas, le directeur des programmes de la Tour du Valat. Le réchauffement est favorable aux aigrettes, cigognes, hérons, qui se nourrissent des écrevisses de Louisiane et autres espèces exotiques qui ont proliféré, observe le scientifique. En revanche, les oiseaux des roselières, les reptiles, les amphibiens souffrent de l'eutrophisation du milieu, largement due aux herbicides déversés dans les marais. »

La Camargue change plus vite que ses habitants ne l'imaginent. Dans les années 1970, les taureaux y ont supplanté les moutons, aujourd'hui, la poule sultane la colonise, le riz y cède la place au melon et à la tomate de conserve. Eric Coulet a dirigé pendant quarante ans la réserve nationale, 13 000 ha au milieu du delta, protégés et fermés au public. *« J'ai eu le temps de voir apparaître des salicornes et mourir des arbres, témoigne l'ancien directeur, à la retraite. J'ai constaté que la mer remonte dans le Rhône en été, mais tout cela n'est rien comparé au réchauffement de l'eau, s'inquiète-t-il. Quand on pense que la reproduction de certains poissons se joue au dixième de degré près ! »* Eric Coulet assure avoir vu, sur la côte, des pêcheurs attraper... des daurades de Tahiti et des barracudas. Il prie avec ferveur les humains de mettre un frein aux émissions de gaz à effet de serre. ■



« CERTAINES PERSONNES ONT LES LARMES AUX YEUX EN VENANT ICI, MAIS ELLES NE FONT PAS LE RAPPROCHEMENT ENTRE LE BOULEVERSEMENT DE CES PAYSAGES ET LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE »

GAËL HEMERY
garde du littoral

« IL Y AURA DES DÉPLACÉS CLIMATIQUES. LE DELTA REPOSE SUR SEULEMENT DIX MILLE ANS DE DÉPÔTS, IL S'ENFONCE DE 1 MILLIMÈTRE PAR AN »

JEAN JALBERT
directeur de la fondation
la Tour du Valat



Frédéric Raynaud,
manadier, élève
des taureaux
pour les courses
camarguaises.



De gauche à droite et de haut en bas. Les profondeurs d'eau sont mesurées en permanence avec des limnigraphes (ou talimèdes). Sans digue renforcée en permanence, ni pompe, le site a entamé sa mue. Au moins 1 000 hectares vont être submergés par la mer, tandis que les parties un peu plus élevées sont colonisées par la végétation. La plage large de plus de 200 m qui s'étendait devant cette digue il y a une trentaine d'années a disparu, emportée par la

Méditerranée. Près de Salin-de-Giraud, la récolte de sel de mer a lieu de fin août à début octobre.